

Catherine Cloutier-Charette

CIVIÈRE

41



CIVIÈRE 41

À Guillaume

«J'accepte la grande aventure d'être moi.»

Simone de Beauvoir

J'étais bien emmitouflée dans quatre ou cinq couvertures. Moi qui ai toujours chaud. J'essayais de me protéger un peu de cette folie qui m'entourait, qui m'enveloppait, qui me pénétrait. Ça puait. Ça sentait la maladie, l'incompréhension et la merde. J'étais *parkée* juste à côté des toilettes.

J'entendais les autres fous crier, pleurer, sacrer. Je sais que j'ai réagi comme ça moi aussi quand ils m'ont amenée ici. J'ai craché, graffigné, hurlé. J'en suis encore épuisée. Les souvenirs se chevauchent pour former une trame du temps un peu floue. Les événements se fracassent les uns contre les autres, s'imbriquent les uns dans les autres. S'effritent au passage. Ça résonne dans ma tête, ça prend toute la place.

Si fort que je n'arrive plus à distinguer le vrai du faux ni le bien du mal.

Tout ce que je sais, c'est que c'est laid. C'est laid partout autour et à l'intérieur de moi. Je commence à me dire que peut-être ben que c'est moi qui sens la merde comme ça.

Je sais que c'est Léo qui m'a conduite ici. Je sais aussi qu'il pleurait, qu'il me parlait comme on parle à un petit bébé chat fragile, et que, dès que j'ai franchi les portes battantes vitrées, celles qui ne sont transparentes que d'un côté, elles m'ont engouffrée comme un animal traqué. Chassé. Au cœur transpercé d'une flèche. Une bête qui court pour sa vie. Qui se cherche un endroit tranquille pour se laisser mourir. Dès que je suis passée du côté sombre de ces portes, on m'a emmenée dans un labyrinthe. Avec des gens allongés de chaque côté des corridors sur des civières. On m'a escortée jusqu'à la place qui m'attendait. Un petit lit de métal du côté droit de ce labyrinthe. J'ai dû m'y déshabiller et laisser à l'infirmière tout ce avec quoi j'étais entrée. C'est-à-dire pas grand-chose. Elle a tout mis dans un sac de plastique blanc : mes vêtements, mon téléphone, mes bijoux. Comme si c'était dangereux, comme si c'était malpropre. « Inquiète-toi pas, tout est placé dans un coffre-fort, en sécurité. » J'ai pu garder mon coton ouaté, mais ils ont enlevé les cordons. « C'est le protocole. » Mon nouveau nom était écrit sur le mur beige sale : C-41.

J'essayais donc de me protéger de la folie ambiante avec mes épaisseurs de couvertures. J'en avais même mis une sur ma tête et je n'osais pas trop regarder sur les côtés. Je me sentais surveillée et ça me faisait angoisser. Je ne savais pas si la dame à l'uniforme qui me fixait me voulait du mal, alors je concentrais toute mon énergie à ne pas la regarder. Comme si l'ignorer allait la faire disparaître.

Tranquillement, ça me revenait. La chicane avec le vieux crisse de voisin d'en haut et l'escalade qu'elle a provoquée. Les cris, les insultes, les coups sur le plancher. Ça me revenait, son visage écrasé dans mes vitres. Je l'avais surpris à fouiller dans notre boîte aux lettres. Et s'il y avait posé une bombe ? Puis il y avait eu la barricade dans le walk-in du condo. La réserve de nourriture et d'eau que j'y avais entassée. Ça me revenait, cette peur d'être découverte, alors je restais dans le noir. La peur d'être enlevée. Attaquée. Blessée. De souffrir. D'être humiliée. De mourir.

*

Léo était parti en voyage d'affaires une semaine. Combien de temps j'étais demeurée dans cet état, enfermée dans la garde-robe avec Maurice, mon chat, sans me laver et sans voir la lumière du jour ? Quatre jours ? Cinq jours ? Je sortais juste pour aller aux toilettes, la nuit. En rampant, la peur au ventre. Tout d'un coup qu'il avait engagé un *sniper*

et que ce tueur était sur le toit d'en face. J'avais la chienne. Maurice miaulait beaucoup. Je ne voulais pas le laisser sortir, c'est le seul ami que j'ai, il aurait été en danger. On a mangé des ramen. Il faisait ses besoins dans un bac. Moi, j'ai eu quelques petits accidents. Une vessie, ce n'est pas fait pour se retenir si longtemps. Le garde-robe sentait l'urine à plein nez. La mienne et celle de Maurice. Il faisait chaud.

Ça me revenait. Le bruit de la porte d'entrée. La frayeur que j'avais ressentie... Et si c'était lui? Et s'il avait découvert ma cachette? Peut-être pouvait-il voir à travers les planchers? J'avais pris un couteau. J'étais prête.

Ça me revenait, le visage de Léo quand je l'ai attaqué. Une vraie furie qui sautait sur lui. Ça me revenait, l'odeur du sang, la moiteur de ses mains quand il m'a saisi le visage pour que je le regarde dans les yeux, pour que je le reconnaisse. Tout ça me revenait violemment à l'esprit et je secouais doucement la tête. De gauche à droite, comme pour en chasser les images. En chasser la honte.

※

J'avais dû finalement m'endormir parce que, quand j'ai ouvert les yeux, Léo était assis au pied de ma civière. Le regard baissé. Les bras croisés. Comme si c'était lui qu'on avait pris en défaut, comme si c'était de son identité à lui qu'on l'avait

dépossédé. Comme si c'était lui qu'on appelait maintenant « civière 41 ».

Je n'osais pas bouger. Je ne savais pas quoi lui dire ni comment. Je ne savais pas par où commencer. La chaleur a eu raison de moi. J'ai enlevé la couverture que j'avais sur la tête. Mes cheveux étaient moites dans mon cou. J'ai jeté un coup d'œil furtif sur ma droite. Elle était encore là à m'observer. J'ai eu un frisson.

J'ai attendu que Léo me regarde en premier. Je n'osais pas fixer le fond de ses yeux gris. Par peur de ce que j'allais y découvrir. J'avais le sentiment que tout avait changé pour nous.

Il a ouvert la bouche. Sans rien dire. Et l'a refermée aussitôt. Ce qu'on venait de vivre se passait de mots.

Des larmes m'ont piqué les yeux. J'ai tenté de les chasser, mais j'ai compris que le médecin venait me chercher. C'était plus fort que moi : je les ai laissées couler librement. De toute façon, c'est la mode dans le département.

Il m'a posé deux, trois questions pour au bout du compte me dire :

« T'as fait une psychose. C'est fini. Prends ces pilules-là, ça va ben aller. »

Je suis ressortie avec des petits papiers : un arrêt de travail, des rendez-vous chez le psychiatre. Léo promettait de m'accompagner, de me soutenir. De ne pas me laisser tomber.

Je m'en câlissais ben de son accompagnement
pis de son air de golden retriever. Je n'étais pas là.
Ou, du moins, pas encore rendue là.

Brouillard, c'est un enfant de chienne. Il est entré dans ma vie il y a cinq ans. Il est arrivé comme une claque dans face. Il m'a fait tomber à genoux. Il m'a fait vivre les pires violences. Il m'a détruite. Depuis, je suis virée sur le top. Je suis devenue complètement folle. J'ai même voulu mourir, mais il m'avait trop embrouillé les idées pour que je réussisse à les aligner pour faire ça.

On a vécu ensemble quelques années, Brouillard et moi. J'ai marché dans son ombre, ma laisse de chienne autour du cou. Je me suis transformée en une pâle copie de moi-même. Jusqu'à ne plus être personne. J'ai gâché toutes mes amitiés.

C'était le genre de relation qui t'isole. Qui te fait perdre la boussole. Qui te rend *crackpot* dans la tête.

C'est finalement lui qui m'a abandonnée. Parce que c'est comme ça que ça se passe avec lui : il ne te laisse pas partir tant qu'il n'en a pas fini avec toi. Tant qu'il ne t'a pas grugé jusqu'aux os.

Il m'a croquée jusque dans la moelle. Il m'a brisé la colonne. Je n'arrivais plus à tenir debout.

*

La première fois, je me suis ramassée à la petite cuillère toute seule. Je me suis relevée du plancher. Comme une grande. J'ai réussi, avec le temps, à me dégager de l'emprise psychologique qu'il avait encore sur moi. Et même si on me disait qu'il était parti, je suis restée brisée. Fracturée. Ouverte en deux. Une plaie béante déambulant. Purulente.

Y a des morceaux que même les pilules anti-Brouillard qu'on m'a données dans ce temps-là n'ont pas pu recoller. Parce que, être la pute à Brouillard, ça laisse des marques... Pis pas juste celles des coupures sur la peau.

Je n'ai pas seulement les avant-bras entaillés, mon âme l'est aussi. Mal cicatrisée. Toute bossée.

Ça fait que même si je m'étais juré que moi pis lui c'était fini pour la vie, je n'ai pas été assez forte quand il est revenu. Une pas de colonne. Une sans-génie.

Une ostie de lâche qui avait *fucking* rien compris.

Je vivais avec Léo depuis trois ans quand Brouillard s'est repointé. Une vie de couple tranquille en apparence. Même si dans mon cœur ça grondait souvent, moi, je pensais que c'était comme ça pour tout le monde. Rien de plus ni de moins qu'une vie d'adulte imparfaite. Des petits problèmes, des petits bonheurs.

Depuis mes dix-huit ans, j'ai toujours eu l'impression de passer à côté de quelque chose. Devenir une adulte m'a fait vivre beaucoup d'anxiété, mais j'ai le *feeling* que c'est pareil pour ceux qui n'aiment pas leur job plus qu'il faut : on a tous un loyer à payer. Alors je ne m'en faisais pas trop avec ça. Je prenais ma petite pilule chaque matin, pis je me contentais de ma petite vie tranquille sans trop de couleurs. Pas beaucoup d'amis, mais beaucoup trop de faux.

Fausse amoureuse avant tout, je me disais souvent que Léo méritait mieux que moi, qu'une malhonnête. Mieux qu'une blonde qui l'avait trompé pendant presque toute leur relation. Pis qui ne se sentait même pas coupable, à part ça. Ça aurait dû me servir de signal d'alarme, ça, m'avertir que je n'étais pas normale. Que j'étais une crisse de vache. Mais je n'ai jamais été bonne pour écouter ce que mon cœur me crie.

Léo, c'était le gars que j'ai toujours voulu. Beau. Drôle. Intelligent. Ça m'a pris du temps à assimiler qu'il était là pour rester. Qu'il pouvait vraiment aimer la fille brisée que je suis. Mais c'était plus fort que moi.

Ma liaison avec Sam, elle, datait de bien longtemps avant Léo, et c'est justement cette relation qui me donnait la chance d'être une amoureuse presque normale pour lui. L'adrénaline que l'adultère apportait dans ma double vie me permettait de survivre, d'avoir l'impression d'être en vie. Dans le fond, c'est un peu quand ça s'est terminé avec Sam – parce qu'il voulait avoir une vraie blonde et pas seulement une *fuck friend* et que j'ai commencé à être une blonde fidèle – que tout s'est mis à s'écrouler pour de bon. C'est peut-être un hasard, on ne le saura jamais, mais c'est à ce moment-là que la brèche pour que Brouillard réapparaisse s'est formée. À grandir, à s'écarter. J'ai commencé à ressentir que ma vie me pesait lourd. À être plus que triste.

Puis c'est devenu un nid à dépression dans mon âme, de la nourriture pour le brouillard qui s'accumulait dans ma tête. Il y en avait un *shitload* pour *tougher* longtemps sans sortir à la lumière du jour.

J'avais presque réussi à l'oublier, ce fils de pute, mais il est vite revenu. Comme pour me répéter que j'étais à lui, que je le serais toujours. Et malgré tout, Léo est resté à mes côtés. Notre relation à trois a souvent *shaké* notre maison, mais mon chum a choisi de continuer avec moi. J'avoue que j'ai de la misère à m'expliquer ça parfois. Comprendre que, des bonnes personnes, ça existe. Même si elles sont normalement brisées à cause de gens comme moi.

J'aurais aimé avoir le courage de parler de Sam à Léo, mais je n'étais pas prête à le perdre, je ne voulais pas non plus donner raison à ceux qui trouvaient que je n'étais pas fine avec Léo des fois, à cause de la dépression, mais c'était vraiment plus fort que moi.

Je suis dure à vivre, je suis bête, je suis sèche. Je suis difficile à suivre, je suis méchante, je suis violente. Léo comprend que je ne fais pas exprès. Que je suis malade de Brouillard. Que c'est lui, le plus fort de nous trois.

Les gens ont juste à se mêler de leurs maudites affaires.

Même si l'ostie de brouillard n'est clairement pas le bienvenu dans ma vie, on peut dire qu'il a le sens du *timing*. Il arrive toujours au « bon » moment. Quand je suis à *boutte de toutte* pis de tout le monde.

Quand je suis avec lui, je deviens une pas fine. Je me fous du monde. Je *feel* pas coupable, je *feel* pas *cheap*. J'essaie de penser à moi. À nous, Brouillard pis moi. J'aime cette personne que je deviens. Libre. Émancipée. Capable de t'envoyer chier. Capable de dire non pour une fois. De dire la vérité toute crue. Même si je sais que ça me fera mal plus tard. Parce que tout ce qui monte redescend.

Je dis qu'il arrive au bon moment parce que j'haïs ça, être fine : ça me pousse à voir les bons

côtés des gens. Même ceux qui méritent juste de se faire cracher dessus. Même ceux qui n'en ont pas, de bons côtés.

Quand je *feel* « mieux », que le brouillard se dissipe un peu, en dedans de moi ça bouille souvent, mais je suis trop gênée pour parler, pour dire ce que je pense de ce monde de racistes, de sexistes, d'antiféministes pis de climatosceptiques. Tandis que la dépression brise ce filtre-là, je bouscule le monde, je passe des heures à répondre aux commentaires de cons sous les articles de journaux publiés sur Facebook. Je rage. Mais je me sens soulagée dans un sens, parce que je ne suis pas hypocrite envers qui que ce soit pendant ce temps-là. Je me sens vraie.

Depuis que Brouillard est revenu, il m'apprend à devenir égoïste aussi. Je dis que j'apprends parce que c'est loin d'être parfait encore. C'est une longue leçon à maîtriser que de se faire passer avant les autres; c'est un véritable déconditionnement de la société occidentale.

Je n'apprends pas vite, pis quand on assimile quelque chose de nouveau, logiquement, ça suppose qu'on ne savait pas comment faire avant. Ça implique qu'on se trompe. Qu'on fait des erreurs. Qu'on utilise notre vieille façon de faire des fois. Parce que c'est plus facile et confortable que de s'insurger.

Ça gruge de l'énergie, se fâcher.

J'apprends aussi à dire : « Non, ça me tente pas d'aller souper chez vous. Non, ça me tente pas non plus que tu viennes chez nous. » Même si ça peut décevoir les gens. Même si ça peut faire de la peine. Parce que moi, d'habitude, ça me met à l'envers de rendre les autres tristes, même si j'ai une bonne raison.

Parce que je suis une petite fille bien. Qui a reçu une bonne éducation de « vraie » fille.

Les autres doivent toujours passer en premier.

On n'élève pas la voix.

On ne se fâche pas.

Il faut avoir l'air gentille.

Mais ce n'est pas vraiment très gentil que de s'excuser pour des choses pour lesquelles on n'est pas désolé.

« Ça résonne dans ma tête. On m’a escortée jusqu’à la place qui m’attendait. Un petit lit de métal du côté droit de ce labyrinthe. J’ai dû m’y déshabiller et laisser à l’infirmière tout ce avec quoi j’étais entrée. Comme si c’était dangereux, comme si c’était malpropre. Mon nouveau nom était écrit sur le mur beige sale : C-41. »

Flavie a toujours eu envie de mourir. Parfois un peu, parfois beaucoup. La dépression qui lui ronge le cœur et l’âme prend toute la place. Les urgences, l’aile des fous, la paranoïa, les idées suicidaires, un diagnostic de bipolarité et la lourdeur de ce quotidien viennent à bout de ses relations. Lorsque son amoureux la quitte, Flavie se retrouve seule devant sa folie et doit recoudre à la main les mille et une mailles de sa vie pour se reconstruire.



CATHERINE CLOUTIER-CHARETTE est la voix derrière *L’Emmèredeuse*, un blogue suivi par plus de 47 000 personnes sur les réseaux sociaux. Elle y parle, entre autres, avec franchise de ses problèmes de santé mentale et des défis qu’ils apportent. Par cette approche, elle aime penser qu’elle contribue à briser les tabous. C’était donc tout naturel pour elle d’en faire l’élément central de son premier roman.

